

Une dramaturgie des sciences ?

Par David WAHL

Écrivain, auteur de *La Visite curieuse et secrète* ⁽¹⁾

D'où vient la haine que les hommes ont longtemps portée aux manchots ? Sait-on que ces derniers ont bien failli disparaître dans d'horribles circonstances ? Dans quelle mesure cette histoire nous en apprend-elle beaucoup sur le rapport de l'homme à son environnement ?

Comment s'emparer des sciences pour en tirer des histoires, porter un questionnement environnemental au théâtre, partager avec le public son étonnement et ses recherches ?

Suite à une collaboration avec des biologistes d'Océanopolis de Brest, le centre de culture scientifique et technique des océans, un auteur raconte sa recherche d'une construction émotionnelle du savoir – et de sa transmission.

Tout part du désir de raconter des histoires. Des histoires vraies, des récits tissés de réalités. Et de réalités souvent méconnues, ou mal connues, peu transmises, trop ardues. Il faut alors réfléchir à comment les trouver, comment les interpréter, comment les raconter. Comment les rendre audibles, attrayantes, épiques, merveilleuses...

Je suis auteur de textes, de récits appelés « Causeries », que j'interprète au théâtre. Ces « Causeries » ont chacune un thème propre : historique, scientifique, littéraire. Et elles sont le résultat d'une enquête assez longue au cours de laquelle j'entre en immersion documentaire : j'explore en néophyte de vastes bibliographies et je rencontre des historiens, des scientifiques, des spécialistes. Je recueille des histoires oubliées, des audaces philosophiques ignorées, des découvertes scientifiques encore confidentielles. Je mélange les genres, les époques, les sciences, les domaines d'appréhension du monde. Puis, à partir de cela, il me faut bâtir une dramaturgie, une narration, une poésie. Donner à toute cette réalité l'aspect d'un conte, d'une épopée. Pour, *in fine*, arriver à transmettre au public l'émerveillement qui fut mien lors de cette recherche.

Et c'est lors de l'écriture de l'une de ces « Causeries » que je me suis trouvé confronté à la question des rapports complexes de l'homme à son environnement.

La Visite curieuse et secrète, ou relation véritable de choses inouïes se passant en la mer et ses abysses est née d'une demande du Quartz, la scène nationale de Brest. Il fallait réfléchir à un spectacle conçu et créé au sein d'Océanopolis, un aquarium et un centre scientifique tenu par des biologistes et des océanologues.

Pendant un an, j'y ai mené mon enquête. Au départ, il faut bien le reconnaître, mon procédé de recherche et d'écriture restait quelque peu mystérieux aux yeux des scientifiques, et ces derniers ne savaient pas trop quoi me ra-

conter, peut-être par peur de m'alourdir l'esprit avec des éléments semblant trop complexes pour un profane.

Il n'y avait pas non plus, de mon côté, d'idée précise de ce que j'allais raconter. Il me fallait glaner, converser, errer – bref explorer, en tous sens..., dépasser les inventaires, faire naître une émotion. Trouver en ces sciences naturelles une matière poétique propre à les incarner en une histoire. On l'oublie trop souvent : à la base de toute connaissance, il me semble qu'il n'y a pas que la froide raison, ni une cruelle pulsion dominatrice qui viserait à asservir le monde, mais une manifestation émotionnelle, sensible nous révélant tout d'abord ceci : depuis toujours, l'homme est quelque peu anxieux d'être au monde. Son environnement l'effraie, autant qu'il le fascine. Bien qu'en en faisant partie, quelque chose semble le pousser à la solitude.

Quel contraste entre une perception extérieure de l'homme – si petit au monde, si excentré en l'univers, si récent dans l'histoire, si éphémère dans le temps – et son intériorité, si grande, le rendant capable de méditer sur la mort, de penser l'éternité, de découvrir les lois physiques d'un univers qu'il n'explorera jamais qu'en pensée, de voir ce qui apparemment n'est pas, d'inventer un moyen – le langage – de se relier aux générations passées comme de se transmettre aux générations futures.

Contraste, toujours, de cette fragilité extrême fraternisant avec une invraisemblable capacité de nuisance et de destruction. Comment comprendre cela ?

C'est pourquoi nous serons toujours guettés par la folie. Et c'est la raison pour laquelle, afin d'éviter d'y sombrer totalement, l'homme s'est donné à la science et à la connais-

(1) *La Visite curieuse et secrète, ou relation véritable de choses inouïes se passant en la mer et ses abysses*, Éditions Riveneuve/Archimbaud, 2014.



Photo © Alain Matart-Renodier/BIOSPOTO

Un groupe de manchots royaux sur les Îles Malouines (Atlantique Sud).

« Ma mission était fort simple : je devais tendre des maquereaux à de petits manchots nommés « papous », me tenant à distance de manchots beaucoup plus imposants nourris plus au loin, les magnifiques manchots royaux. »

sance. Pour entrer en dialogue avec cet environnement qui semble tellement le menacer et le réduire à rien.

Il s'agit donc de retrouver l'émotion fondatrice de toute science, et de la transmettre. On pensera d'abord sans aucun doute que la peur y a tenu un grand rôle. Peur des bêtes sauvages, du froid, du chaud, du manque de nourriture, de l'errance... Et l'on n'aurait pas totalement tort. Après tout, en Occident, on a toujours accordé à la peur de grandes vertus, une force agissante, qu'elle permette une conversion dans les pensées et les actes ou dans les modes de vie.

Mais il y a peur... et peur. Au XVII^e siècle, en France, un débat passionné a profondément divisé l'opinion publique sur la nature et la finalité de la peur. Il s'agissait à l'époque, tout comme à la nôtre, de questionner notre capacité au changement d'état d'esprit, à la conversion des habitudes et des mœurs. En ce siècle-là, c'était le rapport à Dieu et au Salut qui dessinait l'horizon de cette pensée. Deux clans s'affrontaient alors. Le premier soutenait qu'une conversion efficace ne peut s'obtenir que par ce que l'on appelait alors l'« attrition » : une crainte de mal faire aux yeux de Dieu, par peur du châtement éternel. Les autres penchaient plutôt pour la « contrition », qui était un sentiment de regret du péché, parce que l'on avait fait de

la peine à Dieu, pourtant indéfectible dans l'amour qu'il porte à ses créatures. La peur d'être puni, contre la peur de blesser. La première, soutenue par Richelieu, qui ne pensait pas que l'on pût aimer Dieu sans la peur de l'enfer, l'emporta sur la seconde. Cependant, pour ma part, je reste persuadé que cette crainte de décevoir ou, pour le dire autrement, ce lien d'amour que l'on serait navré de briser reste une force plus profonde et plus marquante. Mettre une relation personnelle, existentielle à la place d'un rapport de force et de peur. Privilégier l'abandon à la rencontre et à l'émerveillement.

Et c'est ainsi qu'en genèse à *La Visite curieuse*, il y eut cette rencontre providentielle et merveilleuse. Comme j'aime les histoires, je vais raconter celle-ci.

Un jour, la directrice scientifique d'Océanopolis, Céline Liret, qui ne savait trop quoi faire avec moi (nous sommes par la suite devenus fort complices), me conseilla d'aller nourrir les manchots en leur « manchotière ». Peut-être pensait-elle qu'une rencontre directe avec l'animal plutôt qu'avec l'homme ou qu'un travail pratique plus qu'une conversation s'avérerait très inspirant. De mon côté, l'idée de m'approcher et de donner leur pitance à des bêtes fort mystérieuses et peu courantes quand on habite Paris, m'enchantait. Accompagné de soigneuses, je péné-

traï dans la manchotière. Ma mission était fort simple : je devais tendre des maquereaux à de petits manchots nommés « papous », me tenant à distance de manchots beaucoup plus imposants nourris plus au loin, les magnifiques manchots royaux.

Alors que j'étais absorbé par ma tâche, penché sur mes petits « papous », je sens soudainement à mon côté une masse imposante. Un manchot royal se lovait contre moi !

Ma surprise fut grande. Ma stupeur aussi. Ce manchot me donnait des petits coups d'ailes, il cherchait le contact physique et poussait de longues mélodées sonores. Il semblait vouloir entrer en contact avec moi.

J'en avertis les soigneuses, qui me répondirent : « Ah, ne t'inquiète pas : c'est Dominique... Mais, comme il a l'air de bien t'aimer, on va être obligées de te faire sortir... »

Le manchot me suivit. Et je vis à regret la grille nous séparer de force. Très ému par cette improbable rencontre, je filai dans le bureau de la directrice scientifique pour en savoir plus.

Cet animal s'appelait bien Dominique. Suite à un accident précédent sa naissance, on avait placé l'œuf d'où il était sorti en couveuse artificielle. Né ainsi parmi les hommes, ce manchot, pendant les mois qu'il avait vécus parmi eux, s'était imaginé être l'un des nôtres. Replacé dans sa manchotière, étranger parmi les siens, il attendait qu'un homme lui rendît visite. Même si, en vérité, je l'appris par la suite, ce n'est pas un ami que cherche ce manchot, ni même un frère, mais... une femelle reproductrice ! Nos odeurs devaient être compatibles. Et elles le sont restées. À chaque fois que je suis retourné le voir, j'ai eu droit à une parade nuptiale...

C'est à la suite de cette rencontre émouvante et personnelle, que j'eus l'envie d'en savoir plus sur ces animaux. Et c'est ainsi que je découvris l'étonnante et malheureuse histoire des manchots. J'avais trouvé l'entrée en matière de mon récit.

Car, à n'en pas douter, l'histoire de la rencontre entre les hommes et ces pauvres animaux représente à elle seule le pire condensé de tout ce qu'il peut y avoir de tragique dans le rapport de l'homme à son environnement.

Les Européens les découvrent à la fin du XV^e siècle, lors de l'exploration de l'hémisphère austral. On ne sut trop quel nom lui donner. L'apparence de cet animal semblait hésiter entre deux natures, l'aquatique et la volatile, causait une répulsion aux scientifiques œuvrant en cette aurore de la modernité.

Les marins, moins délicats, lui donnèrent un nom indicatif, l'oise magellane, pour signifier simplement aux autres marins que cette bête était comestible et avait bon goût. On en fit un carnage pour en remplir les cales. Puis les commerçants remplacèrent les explorateurs et l'on se rendit compte que, vraiment, les manchots étaient un bon investissement. Leurs plumes servirent au rembourrage de matelas, et leur peau à la confection de chaussures, de sacs et autres chapeaux. Puis ce fut la Révolution industrielle. À ce moment-là, on crut le manchot perdu pour toujours,

car il fallait d'énormes quantités d'huile animale pour alimenter nos technologies naissantes, et les manchots, au même titre que les phoques ou les baleines, en étaient remplis. Ils devinrent ainsi une matière première pour nos industries. On fit même de ces pauvres oiseaux... des briquettes de chauffage. Et c'est pourquoi le manchot a bien failli disparaître dans d'horribles circonstances... Pour couronner le tout, ce pauvre animal auquel on a mis tant de temps à donner un nom en possède à présent deux : un « faux » nom, *pingouin*, parce qu'un navigateur anglais complètement myope l'avait confondu avec le Grand Pingouin, un autre oiseau marin vivant en Europe du Nord, aux ailes également atrophiées, à présent bel et bien éteint, lui – et un « vrai » nom, *manchot*, qu'un scientifique français lui donna en 1760, mais qui n'est guère plus reluisant pour notre malheureux animal, puisqu'il signifie « estropié ».

Voilà un exemple s'il en fut jamais de ce qu'il y a de pire dans le rapport de l'homme à la nature. Une exploitation sans vergogne motivée par une soif de pouvoir et de ressources, assortie au mépris abyssal pour une créature jugée bâtarde. Et aucune inquiétude quant à la disparition de l'espèce et de l'impact que cela pourrait avoir sur le reste de l'écosystème.

Je continuais mes recherches et rencontrais d'autres scientifiques, comme Gilles Boeuf, alors président du Muséum d'histoire naturelle. Tout, au fil de ces rencontres, me paraissait stupéfiant – autant que mes vieilles histoires exhumées lors de mes recherches dans les vieilles annales de l'histoire. Les découvertes récentes en embryologie, qui nous rapprochent d'un poisson plus qu'on ne l'avait jamais pensé, les recherches sur le microbiote et le mystérieux océan intérieur que chaque homme recèle en soi, tout cela témoigne d'une autre approche de notre environnement, plus intrinsèque qu'extrinsèque. Loin de nous faire face, l'océan et son écosystème nous contiennent autant que nous les contenons, en quelque sorte.

À l'opposé de considérer notre environnement comme un self-service où tout est permis, un terrain de chasse ou encore une source inépuisable de bénéfices financiers, il y aurait donc une toute autre manière de considérer ce dernier : prendre conscience que le monde qui nous entoure est bien plus relié à nous que nous ne l'imaginons. À voir dans les animaux et la nature bien plus qu'un échange marchand, y voir une véritable communauté de destin. Je me suis dit que ça valait la peine de continuer sur cette voie et de bâtir un récit subjectif qui montrerait le passage d'une relation utilitariste à une relation plus sensible et responsable, telle que la science nous le découvre à l'heure actuelle.

D'ailleurs, par quel miracle le manchot a-t-il échappé à l'extermination ? Entre toutes les causes invoquées, une me paraît particulièrement.

Au début du siècle dernier, un romancier à succès alors très célèbre, Anatole France, publie une parodie de l'histoire de France vécue par des manchots, que, par la faute des Anglais, il appelle lui aussi des pingouins. *L'île des pingouins* connut un succès considérable. Lire une his-

toire de manchots qui vivaient une histoire similaire aux hommes rendit ces animaux éminemment sympathiques auprès du grand public.

Et d'universellement méprisé, notre animal qui nous rappelait tant à nous-même devint la mascotte que l'on connaît aujourd'hui. Ce qui signifie que, pour passer de l'indifférence, voire du mépris, à la considération, il a fallu tisser un lien poétique entre lui et nous ; on a mis quelque chose de l'homme dans le manchot et quelque chose du manchot dans l'homme. On a créé une destinée commune grâce à un lien poétique et littéraire.

C'est pourquoi le rôle de la littérature dans la transmission des sciences me semble d'une extrême importance. On a en mémoire de nombreux scientifiques qui furent de grands écrivains, comme Buffon ou Cuvier (pour ne citer qu'eux), et des écrivains qui furent des passeurs de science incontournables, à l'image de Jules Verne.

Pour que se rencontrent science et récit, il s'agit avant tout, et c'est là le cœur de mon travail, de parvenir à obtenir et à partager une construction émotionnelle du savoir. On relie ainsi – pour reprendre une idée chère au sociologue Edgar Morin –, en injectant une subjectivité bien-faite et sensible, des espaces de pensée auparavant séparés. On fait naître un sentiment, une relation, bien avant une description froide. On crée un récit collectif, une histoire commune. Et la connaissance perd de sa froideur. Après tout, que signifient les adjectifs dont on se sert pour décrire ce que l'on voit, si l'on ignore le sentiment qui en est la cause ? Ce n'est pas parce que cette femme est la

plus belle du monde que l'on en est amoureux, mais bien parce que l'on en est amoureux qu'elle est la plus belle du monde. Sans expérience personnelle et sans manifestation émotionnelle qui posent les bases d'une relation à ce qui nous entoure, ne risquons-nous pas, comme on le voit si souvent, de céder à une science arrogante ?

Le philosophe gréco-romain Plotin le disait déjà : « *Tout désir est un désir de connaître* ». Et puisque le désir, c'est la chair de l'homme, on peut se poser la question suivante : la connaissance serait-elle une malédiction ?

Si la connaissance a pour but la connaissance en elle-même ; pour le dire autrement, si la connaissance ne sert qu'à connaître davantage, à avoir plus, à dresser des inventaires en vue d'une emprise et d'une domination accrues sur le monde, alors il y a fort à parier que la science qui en résultera sera toujours plus corrompue et corruptrice.

Mais si le but de la connaissance, c'est l'émerveillement, voire la contemplation, c'est-à-dire l'union avec ce que l'on regarde, si c'est l'« être mieux » plutôt que l'« avoir plus », alors, oui, peut-être que chercher à connaître, ce ne sera plus seulement chercher à posséder, mais aussi chercher à aimer.

Se réalisera alors sans doute le vœu du poète Novalis, dont la foi se plaisait à rêver aux noces des sciences et d'une quête intérieure : « *Les naturalistes et les poètes, en parlant une seule et même langue, ont toujours indiqué qu'ils ne formaient qu'un seul et même peuple.* »